

I

LA RELÈVE DE LA VIELLE GARDE

JULES

Je marche.
Je connais le chemin.
C'est mon pays ici.
Je marche.
Sans lever la tête.
Sans croiser le regard de ceux que je dépasse.
Ne rien dire à personne.
Ne pas se soucier, non plus, de ce sifflement dans l'oreille.
Cela passera.
Il faut marcher.
Tête baissée.
Je connais le chemin par cœur.
Je me faufile sans bousculer personne.
Le petit papier bleu au fond de ma poche.
Permission accordée.
Je suis sourd mais je cède ma place.
Au revoir Marius.
Je lui ai tendu le papier bleu qu'on venait de m'apporter.
J'avais honte.
Je ne pouvais pas lui annoncer moi-même que j'allais partir et qu'il allait rester.
Le sifflement dans mes oreilles.
Ne pas s'inquiéter.
Tous sourds.
Tous ceux qui ont survécu aux douze dernières heures doivent être sourds à présent.
Je marche.
Je m'éloigne du front.
De Marius, de Boris.
Et de ma tranchée.
Je croise des hommes que je ne connais pas.
Les nouveaux arrivés.
En rang par deux.

Je ne veux pas les regarder.
Juste marcher.
Droit devant moi.
Qu'ils me laissent passer sans m'arrêter.
Sans me questionner.
Que veulent-ils que je leur dise ?
Que nous avons tenté une offensive massive et que nous avons échoué ?
Qu'une telle marée d'hommes et de fusils, je n'en avais encore jamais vu ?
Que Boris a cru que je lui avais sauvé la vie mais que ce n'est pas vrai ?
Lorsqu'il m'a remercié, je n'ai pas eu la force de lui expliquer.
Je n'ai sauvé la vie de personne.
Ni de Boris.
Ni d'aucun.
J'ai simplement vu un ennemi assis sur un corps.
Un ennemi qui allait planter sa baïonnette dans un uniforme qui portait les mêmes couleurs que le mien.
J'ai tué plus vite, c'est tout.
Il faut être rapide.
Je me faufile de boyau en boyau.
Je suis sur le chemin du retour.

LE GAZÉ

Ça coule le long de ma jambe.
Je le sens.
C'est tiède.
Ça imbibe le tissu.
Faire encore quelques pas.
Ce n'est pas la peine.
Ici, c'est à l'abri.
Il n'y a rien de mieux que les trous d'obus.
Ça ne retombe jamais deux fois au même endroit.
Il faut que je respire calmement.
C'est ce que j'ai dit chaque fois que je me suis retrouvé avec un type au creux des bras qui hurlait de douleur
je lui disais :

“Calme-toi, respire, calme-toi camarade, on est là, il ne faut pas que tu t'énerves”
À combien de types j'ai dit ça ?
Je vais rester là encore un peu.
Je ne sens presque plus rien dans la jambe.
Je suis fatigué.
Mais je sais qu'il ne faut pas dormir.
Je le sais.
Ça aussi on le dit aux types qu'on tient, bien serrés dans les bras.
Il faut que je parle.
Il ne faut pas que je m'endorme.
Bien calé, là, le dos contre la boue, je dois rester aux aguets.
Dès que ça ira mieux, je me lèverai, et je me traînerai jusque là-bas.
Et là encore, nom de Dieu, il faudra être vigilant et ne pas oublier de gueuler mon nom, très distinctement, en articulant bien pour qu'ils entendent que je suis un des leurs, et qu'ils ne me tirent pas dessus.
Ça aussi ça arrive.
Le vrai combat commence maintenant.
Je ne peux compter que sur moi-même.
Et c'est mieux ainsi.
Je suis fort.
Et je me bats pour moi.
Pour sauver ma peau.

MARIUS

Je m'étais dit qu'il fallait garder un œil sur Jules.
J'avais bien vu qu'il avait son air des mauvais jours.
La haine au ventre.
Et l'envie de courir tout droit, sans se coucher, sans esquiver, l'envie de ne plus se battre mais d'avancer, en injuriant la terre entière.
C'est dans des jours comme ça qu'on meurt ici.
Alors je m'étais dit que je ne m'éloignerais pas et que s'il fallait lui foutre un coup de crosse sur la nuque pour qu'il revienne à lui et qu'il ait peur à

nouveau et n'oublie pas de sauver sa peau, je le ferais.

Mais j'ai vite été pris, moi aussi, dans le feu.

J'ai perdu Jules.

J'ai perdu Boris.

Et j'ai fait comme tout le monde : j'ai gueulé et j'ai couru.

J'étais persuadé que Jules était mort.

J'en étais persuadé.

Mais il est revenu.

Et au retour, il a trouvé la petite enveloppe bleue de permission.

Je suis heureux.

Pour nous, la relève sera là ce soir.

Deux jours à l'arrière,

Puis il faudra revenir.

C'est le cycle des tranchées.

Nous sommes tous les trois sains et saufs.

Boris, Jules et moi.

Tous les trois en vie.

Oui.

Mais plus vieux de milliers d'années.

BORIS

Je ne pensais pas que la mort pouvait avoir le visage d'un gamin de dix-huit ans.

Ce gamin-là, avec ses yeux clairs et son nez d'enfant, c'était ma mort.

C'est pour cela que je n'ai rien fait pour me dégager.

C'est Jules qui l'a fait.

C'est lui qui a fait disparaître le visage du gamin en lui faisant éclater les os des joues et du front sous les coups de crosse de son fusil.

Et c'est là que j'ai vu le visage de la mort.

Le vrai.

Et j'ai compris que ce gamin était un masque que Jules venait

Que c'était bien la mort qui était agrippée à moi, pesant de tout son poids d'insecte tueur sur mon ventre, à califourchon, c'était elle

LE MÉDECIN

Je mets des pansements sur les morts

Et j'ampute les vivants.

Trop de cris autour de moi.

Je n'entends plus les voix.

Et je me demande bien quel visage a le monstre qui est là-haut, qui se fait appeler Dieu, et combien de doigts il a à chaque main pour pouvoir compter autant de morts.

LIEUTENANT RÉNIER

Troisième compagnie, deuxième section.

Repos...

Pour l'instant, nous sommes tous au repos.

Il nous reste quelques heures avant d'être envoyés en première ligne.

Quelques heures à peine avant que nous allions prendre position dans la tranchée de la Tempête et relever ceux qui y sont.

Ils se sont battus durant dix heures, paraît-il.

Dix heures pour perdre, au total, un kilomètre.

Le colonel m'a dit que nous devions tenir.

Qu'il était inconcevable de continuer à reculer.

Nous allons remplacer les pauvres types qui restent et nous tiendrons.

Nous sommes le sang neuf.

Et il faudra reprendre le terrain perdu.

L'ordre est d'attendre la nuit pour procéder à la relève.

J'attends.

J'ai dit au caporal Ripoll de regrouper les hommes et de les tenir prêts.

BORIS

Je l'ai entendu.

Ça venait d'en face.

Là-bas, au milieu du champ de bataille déserté.

Ça ne pouvait pas être un blessé, comme cela arrive parfois.

Des hommes épuisés qui reviennent à la force des bras.

Malgré la faim et les blessures.

Les sons étaient bien trop aigus.

Bien trop clairs.

Je les ai reconnus.

C'étaient les siens.

À nouveau.

LIEUTENANT RÉNIER

La relève a commencé.

J'ai fait ranger mes hommes sur le côté du chemin et nous avons laissé passer la vieille garde.

Je les regarde passer.

On dirait un peuple de boue.

Des ombres.

Sales et courbées.

Ils marchent, lents et tristes, derrière le corbillard invisible de leurs compagnons morts.

J'ai entendu le soldat Dermoncourt, dans mon dos, qui murmurait entre ses dents :

"Pas beaux à voir ceux-là."

Et c'est vrai qu'ils étaient hideux.

Mais maintenant je comprends.

C'est cela la vieille garde.

Je ne vois pas leurs visages mais je peux les compter.

Ils sont si peu.

Je comprends maintenant que Dermoncourt à tort de dire qu'ils ne sont pas beaux à voir.

Il a tort de penser qu'il n'aimerait pas leur ressembler.

Je comprends maintenant que ce qu'il faut vouloir, de tout son cœur, c'est être un jour comme eux.

Pouvoir comme eux, même épuisés et sales, même vagabonds et blessés, quitter ce front.

L'ordre d'avancer n'est toujours pas arrivé.

Il faut attendre encore.

La nuit maintenant est totale.

Je regarde mes hommes.

Messard s'est mis contre un rocher et taille un bout de bois.

C'est un colosse barbu, solide et calme.

Le caporal Quentin Ripoll, assis à côté de lui, est le seul sous-officier de notre petite troupe.

Un roc.

Grand, large

c'est un guerrier.

Je peux le sentir lorsqu'il donne des ordres aux hommes.

Tout à coup, un sifflement aigu a déchiré la nuit.

Suivi immédiatement d'une énorme explosion.

Une autre explosion a éclaté, puis une troisième, mais beaucoup plus loin, du côté des tranchées nord.

Ce sont les tirs de la nuit.

Les tirs réservés à la relève.

La salve de bienvenue.

Pour nous, pour ce petit groupe d'hommes que je commande, la guerre a commencé.

MARIUS

Ceux d'en face se sont offert le bonheur d'une salve de bienvenue.

Trois obus pour déniaiser la relève.

Trois grosses gouttes d'acier qui brûlent la chair et retournent la terre.

LIEUTENANT RÉNIER

Nous étions plaqués au sol, le visage contre la terre humide de la nuit, et nous avons entendu les premiers gémissements.

Il y avait des corps partout, sur la route et sur les bas-côtés.

Certains commençaient lentement à se relever.

D'autres ne bougeaient plus.

D'autres encore hurlaient à la mort.

Pour la première fois, dans la poussière et la panique, pour la première fois au milieu de la douleur aiguë des hommes, j'ai pris à bras-le-

corps la guerre et elle a dessiné sur mon uniforme son visage convulsé.

BORIS

Écoute Marius, j'en suis certain maintenant : je l'ai entendu.

Les mêmes cris, tantôt aigus, tantôt rocailleux.

Les mêmes appels animaux, là-bas, en plein milieu de cette terre vierge et dangereuse, ce territoire tenu entre nos tranchées et les leurs.

Il est là à nouveau.

Je l'ai entendu reprendre son chant bestial.

Il erre à nouveau...

Il a survécu à la grande attaque.

Je sais que c'est incroyable.

Je sais que toute la journée il a plu des obus et que les balles sifflaient si dense que nous avons tous pensé mourir.

Mais il a survécu.

Et ce soir il a repris.

Il rampe, il marche et hurle.

LIEUTENANT RÉNIER

Un courrier est arrivé.

Il m'a dit que c'était notre tour de monter en ligne.

J'ai regroupé mes hommes.

Nous avançons, tête baissée dans les épaules, et c'est pour nous un terrible effort que d'avoir à monter au feu ainsi, sans crier, sans se donner du courage, sans hurler à pleins poumons

Tout autour de nous, la terre est aussi retournée qu'un visage creusé par la petite vérole.

Puis enfin, nous arrivons tout au bout du front.

Dans la tranchée de la Tempête.

Il n'y a personne ici.

Le poste est vide.

Je ne sais pas ce qui s'est passé.

Nous prenons place dans une ligne de front vide et c'est comme d'entrer dans un grand lit froid qui n'est pas le nôtre.

MARIUS

Boris venait d'arrêter de parler quand un cri strident a éclaté à quelques dizaines de mètres à peine en face de nous.

C'était là, à quelques mètres.

Ce dont il venait de parler.

Je scrutais de toutes mes forces l'obscurité.

Je sentais le souffle de Boris à mes côtés.

Et c'est là que je l'ai vu.

Dans l'obscurité, j'ai distingué, pendant quelques secondes, la silhouette voûtée d'un homme.

Comme s'il reniflait le sol.

Puis plus rien.

Il était parti.

LIEUTENANT RÉNIER

Je désigne à chacun sa place.

À chacun le petit morceau de terre qu'il lui faudra défendre.

Ripoll.

Dermoncourt.

Messard.

Barboni.

Castellac.

Dans l'obscurité froide de cette nuit, notre troupe, isolée, s'affaire et prépare les batailles à venir.

MARIUS

J'ai laissé Boris tout seul.

Et je suis retourné à l'arrière.

Je voulais voir le médecin.

C'est un type que j'aime bien.

De la guerre, comme nous, il connaît le crépitement des fusils et les explosions de soufre. Mais de la guerre aussi, il sait l'infinité de cris que l'homme peut pousser lorsqu'il a mal.

Je suis venu voir le médecin pour l'interroger sur les cris de la bête courbée qui rôde le long des tranchées.

Les cris de la bête que nous croyions morte mais qui a survécu à la grande attaque.

LE MÉDECIN

Les cris que poussent les hommes qui se débattent sur mes tables, je ne sais pas les nommer.

De même que je ne saurais pas dire de quelle souffrance est atteint un homme qui se réveille en pleine nuit en se tordant de douleur parce qu'il souffre de la jambe qu'on lui a amputée la veille.

Ces choses-là n'ont pas de nom.

Je ne sais pas ce qui peut produire les cris dont tu parles Marius et que j'ai moi-même déjà entendus, animal ou homme.

On dit que c'est un soldat, aliéné lors d'une attaque, qui n'a jamais retrouvé ses lignes et qui erre en nous insultant, nous qui n'avons jamais rien fait pour essayer de le retrouver.

Tant qu'il aura un peu de force, tant que ses poumons pourront s'emplir d'air, de l'air vicié des charniers, il gueulera sur nos têtes à pleines dents.

LIEUTENANT RÉNIER

Dans cette nuit de froid et de haine, nous avons entendu des cris terribles.

Lointains d'abord.

Et puis de plus en plus près.

Cela venait de devant nous et cela ne cessait de s'approcher.

Un homme était là, qui poussait des suppliques de loup.

Un homme était là et mes soldats se mettaient les mains sur les oreilles pour ne pas entendre ces sons de bête.

J'ai pris un fusil et j'ai tiré en pleine nuit dans la direction des cris, pour qu'il cesse de nous miner avec ses hurlements de gargouille.

Quelques minutes plus tard, les cris ont repris, plus lointains, plus étouffés.

Coup de feu impossible contre le cri de la guerre.

On ne peut pas tuer un mort.

MARIUS

Je suis retourné à la tranchée.

Boris m'y attendait.

La journée avait été longue.

Nous nous étions battus pendant plus de dix heures.

Nous avons fait notre devoir pour aujourd'hui.

Sous les bombes.

Face aux baïonnettes.

Je ne te demande rien, Boris.

Surtout pas de me suivre.

Cette nuit n'a pas tout donné.

Et j'ai décidé de l'êtreindre tout entière.

BORIS

Marius a parlé et sa voix sourde me glaçait les sangs et me réchauffait le cœur.

Il a parlé et puis il a enjambé la crête de la tranchée et les barbelés qui la défendent.

Je ne sais pas si c'est parce que tu n'as pas eu ton compte de sang, que tu pars à la chasse d'un nouveau gibier.

Mais je sais que tu te soustrais à la tranchée.

Je sais que tu disparais déjà à mes yeux et je veux, moi aussi, disparaître.

Alors attends-moi, Marius, attends-moi, je te suis.

LE GAZÉ

Je me suis endormi.

Il ne fallait pas.

Je m'étais bien dit qu'il ne fallait pas.

Rester vigilant...

Rester concentrer...

Serrer son arme et ne compter que sur ses forces.

Je me suis endormi.

Et maintenant je ne sens plus du tout ma jambe.

Maintenant que je me suis réveillé, il faut sortir de mon trou d'obus et rejoindre les camarades.

Je vais me hisser à la force des bras.

Et de là-haut je verrai à quoi ressemble la situation.

Il fait nuit.

C'est la nuit noire.

Il faut attendre.

Trop tôt pour s'aventurer dehors.

Le trou d'obus peut encore servir.

C'est calme.

JULES

Je marche.

On me laisse passer.

On pousse les jambes.

On se colle contre la paroi.

Je pense à Boris et à Marius qui n'ont pas reçu de petit papier bleu.

Je marche le long des boyaux.

Je n'éprouve pas de fatigue, mais aucun soulagement non plus.

Je suis le vieillard de la guerre qui rase les parois des tranchées.

Le vieillard de la guerre qui n'entend plus rien et marche tête baissée.

Voilà.

La marche va bientôt cesser.

La gare est là.

Je me fraye un passage au milieu de ceux qui vont me succéder.

Ils ne tarderont pas à me ressembler.

Je garde la tête baissée.

Je ne veux pas qu'ils me voient.

Je suis le vieillard des tranchées...

Je marche la tête baissée et monte dans le train sans me retourner sur la foule des condamnés.

II LA PRIÈRE

JULES

Le train roule.
Je suis assis.
Le train roule.
Je peux ouvrir la fenêtre et sentir l'air me battre le visage.
Nous sommes loin déjà.
À peine dix minutes que nous roulons et tout a disparu.
Il y a de nouveau des villages et les hommes ici, ne vivent pas comme des termites, ensevelis sous la terre.
Je suis sauf.
Je pars pour Paris.
Et à chaque seconde, à chaque mot que je prononce, les tranchées s'éloignent de moi un peu plus.
Mais d'où me vient, alors, cette indéfinissable envie de pleurer ?
Le voyage continue.
Dormir.
Je ne peux pas.
Dès que je fermerai les yeux, je retrouverai la tranchée.
Il faut tenir éveillé.
Regarder la terre qui défile.
Pour me laver les yeux.
Je suis blotti contre la vitre.
Concentré pour ne pas dormir.
Je me souviens de la dernière fois, lorsque j'avais pris, comme aujourd'hui, un train pour m'extraire des tranchées et retrouver Paris.
Je pensais que la gare, à Paris, serait bondée.
Que des gens seraient là, et qu'ils se précipiteraient pour m'interroger.
Je pensais qu'il y aurait des femmes, venues

avec leurs enfants, des journalistes, des badauds.
Tous désireux de savoir.
Mais la gare est vide.
Personne ne vous demande rien.
Il n'y a que les soldats qui font la guerre.
La gare est toujours vide.
Et tout à l'heure, je n'entendrai pas même le haut-parleur annoncer l'arrivée en gare...
Je n'entendrai rien.
Je marcherai dans le silence épais de ma surdité.
Et ce sera mieux ainsi.
Je me souviens que la dernière fois, ce qui m'avait le plus frappé, c'étaient les femmes dans la rue.
Partout.
Tout habillées.
Toutes parfumées.
J'avais oublié.
Je les regardais toutes.
Et tout au fond de moi naissait un désir que j'avais oublié.
C'était comme si mon sexe avait dormi pendant des mois et qu'il se réveillait d'un coup.
Je ne me souvenais plus de la sensation que cela faisait de sentir son sexe.
Comme une partie de son corps.
La plus vivante, la plus chaude, la plus tendue.
J'avais oublié à force de ne m'en servir que pour pisser que l'on pouvait bander.
Je regardais toutes ces femmes.
Et je faisais tout pour ne pas quitter du regard leur déhanchement.
Le désir était là et il n'était pas question de s'y soustraire.
Mon sexe s'était réveillé et il ne fallait plus penser dormir.
Il crie.
Il appelle.
Il veut jouir.
Je me sens prêt à violer.
Il faut que je me calme.

Le temps a passé, Jules.
Tu es vieux de milliers d'années.
Tu es vieux des tranchées.
Un homme qui a appris à tuer, un homme qui a tenu un fusil, qui a dû se plier aux règles de la peur et de la survie sauvage comme tu l'as fait, sait-il encore s'occuper d'une femme ?
Les seules étreintes, d'aussi loin que tu te souviennes, sont des étreintes de mort.
Tu es allé trop loin et tu ne pourras pas revenir.
Tu n'es plus un homme, Jules, tu n'es plus un homme, tu es une bête fauve

LIEUTENANT RÉNIER

Je n'avais jamais pensé voir cela.
Pourtant de la guerre, je sais bien des choses.
Je connais le nom de toutes les armes, leur portée, leur puissance, leur défaut.
Je sais la grande histoire des batailles.
Je voulais faire la guerre et je le veux encore.
Mais je regarde mes hommes s'affairer dans cette tranchée et je vois des soldats termites.
Creuser la terre, s'enfoncer le plus profond possible sous le niveau de la surface du sol n'est pas une manière de faire la guerre.
L'ennemi est là, à trois cents mètres.
Il creuse lui aussi.
Est-ce celui qui aura creusé le plus profond qui gagnera la guerre ?
Ripoll monte la garde.
Il fixe l'obscurité et je jugerai à en croire sa concentration qu'il y voit comme en plein jour.
J'ai ordonné à Messard et à Barboni d'aménager la tranchée.
Ils creusent, tassent la terre.
Remettent en place des planches de bois.
Castellac et Dermoncourt vérifient l'armement.
Ils astiquent les fusils et aménagent des visières.
Les autres se reposent, tassés, reclus dans des cavités de terre humide.
Le sergent du poste A est venu.

*“C’est pour tout de suite.
Vous montez à l’attaque à onze heures pétantes.
Il faut reprendre une position perdue.
Vous faites l’opération avec un autre groupe qui
partira plus à l’ouest dans la tranchée.
Il faut être précis et simultané.
À onze heures précises.
À moins cinq, les artilleurs ouvrent la danse.
Après c’est à vous.”*

Je me souviens de sa joie profonde, de son
excitation gourmande.
Il a repris son souffle et il a ajouté en souriant.
“On vous déniaise, mon lieutenant.”

Je me souviens de son sourire.
J’ai eu envie de le gifler.
Il me reste une demi-heure.
Personne ne parle.
Chacun a pris son fusil
Je regarde ce terrain devant nous.
Ce terrain tout bosselé où nous allons avoir à
courir de toutes nos forces.
À courir jusqu’à en perdre haleine en espérant
qu’aucune balle ne nous fauche.
C’est la guerre maintenant.
Et c’est nous qui la ferons.
Plus que quelques minutes.
Mes jambes ne trembleront pas.
Ce n’est pas possible.
Je suis officier.
C’est moi qui serai en premier.
Et ils me suivront.
Je fais circuler ma bouteille de gnôle.
Plus que quelques minutes.
Chacun en prend une gorgée.
Ça y est.
Onze heures moins cinq.
Les tirs d’obus commencent.
Du 75.
Le grand vacarme a commencé.
Et c’est mieux que le silence lent de l’attente.
Je regarde ma montre.

Encore une salve d’artillerie et c’est à nous.
Les obus tombent dru.
Il faut y aller maintenant.
Je me lève.
Je remplis mes poumons.
“À l’attaque !”
J’enjambe le parapet.
Tous les hommes me suivent.
Je cours maintenant.
Ils sont derrière moi.
Les lignes ennemies approchent.
Je les vois maintenant.
Je discerne des silhouettes qui dépassent des
tranchées.
C’est vers eux que je vais.
Ce sont eux les ennemis.
Eux qu’il faut tuer.
Ils sont près.
Je cours encore.
Je ne sens aucune fatigue.
Je me sens rapide comme un fauve.
Je vais…

QUENTIN RIPOLL

Le lieutenant tombe.
Je suis juste derrière lui.
Je le vois s’effondrer d’un seul coup et s’écraser
face contre terre.
Je saute par-dessus son corps,
La tranchée ennemie est à dix mètres à peine.

CASTELLAC

Je ne vois rien.
Trop de silhouettes qui bougent.
Trop de fumée et de cris.
J’ai peur de tirer sur un des nôtres.
J’entends Messard qui hurle
*« Il faut les saigner.
Au fusil, à la baïonnette, ou au couteau, il ne faut
pas trembler »*

MESSARD

Je ne sais pas combien sont morts
J’ai emmené Castellac avec moi.
Nous avons sauté ensemble.
Mais dans la tranchée, à nos pieds, il n’y avait
que des morts.

QUENTIN RIPOLL

Cela n’a pas duré longtemps.
Quelques minutes à peine.
Et puis plus rien.
J’ai vu Dermoncourt et Barboni à côté de moi.
Et à côté d’eux d’autres camarades.
Tous surpris d’être en vie.
C’est fini.
Voilà, Ripoll.
C’est fini.
Pour la première fois, tu as tué.

CASTELLAC

Barboni s’est mis à rire.
D’un rire colossal.
En disant qu’ils avaient déguerpi.
Que tout le monde était crevé.
Et il riait à gorge déployée.
Mais cela avait des accents de cri de rage.
Et lorsqu’il s’est arrêté, son visage était si
convulsé que j’ai cru qu’il allait éclater en
sanglots.
Mais il n’en a rien fait.
Il a tenu.

MESSARD

Nous avons repris la position.
Tous les Allemands sont morts.
Ils n’étaient pas nombreux.
Quelques types qui devaient attendre, la peur au
ventre, la relève.
Je ne crois pas que Barboni ait eu raison de rire.
Et puis il y avait nos morts.
Même s’ils n’étaient que deux.

C'était rire d'eux aussi.
Et il n'aurait pas dû.

CASTELLAC

J'ai vu Ripoll sauter hors de la tranchée, repartir vers nos lignes, puis se pencher et commencer à tirer un corps.

Il m'a fait signe

Je l'ai rejoint.

C'est là que j'ai reconnu le visage du lieutenant Rénier.

Il avait les yeux et la bouche grands ouverts.

Une gueule de gargouille.

Il avait la gueule déformée de la mort.

Il semble crier encore à l'attaque alors qu'il gît dans la boue, que son corps est froid et que plus personne, jamais, n'entendra sa voix.

MESSARD

J'ai vu arriver Castellac et Ripoll.

Ils portaient un corps.

Lorsqu'ils sont arrivés, ils l'ont fait glisser dans la tranchée.

Il a glissé à mes pieds et j'ai vu qui c'était.

Le lieutenant Rénier

Fils d'une société et d'une caste qui s'est battue sur d'autres fronts, avec d'autres méthodes.

Il a eu, parce que ses ancêtres le lui avaient appris, que cette guerre se gagnerait ou se perdrait comme les autres.

Mais le vieux siècle est mort.

Et avec lui ses fils.

CASTELLAC

Nous réalisons petit à petit que nous occupons désormais un avant-poste particulièrement exposé.

Les ennemis sont à cinq cents mètres à peine.

Si la tempête se lève, il ne fait aucun doute que c'est nous, d'abord, qu'elle engloutira.

QUENTIN RIPOLL

Nous ne pouvons ni rapatrier les blessés ni enterrer nos morts.

L'ordre était de tenir jusqu'à de nouvelles instructions.

Il faut attendre.

MESSARD

Je regarde Castellac claquer des dents.

Je l'aime bien.

C'est un jeune homme que la guerre est allée chercher dans son champ.

Il a posé la bêche.

Il a pris le fusil.

C'est un homme sur lequel on peut compter.

Je m'approche et Castellac me raconte son histoire.

CASTELLAC

J'ai trois frères, tu sais, Messard.

Et nous sommes tous les quatre au front.

Ils sont tous les trois ensembles, à une trentaine de kilomètres au nord.

Et moi je suis ici.

Lorsque je cesse d'avoir peur pour moi, j'ai peur pour eux.

Nous sommes quatre, Messard...

Et je me doute bien que les quatre ne reviendront pas.

Il m'arrive parfois de faire un cauchemar.

Toujours le même.

Je vois trois d'entre nous qui rentrent à la ferme.

Je ne sais pas si je suis l'un d'eux, ou si je suis l'ombre qui manque.

Sur le seuil de la porte, il y a mon père et ma mère qui se tiennent serrés.

Et je vois alors ma mère hurler et courir à leur rencontre.

Et c'est toujours ici que je m'éveille.

QUENTIN RIPOLL

Je l'ai vu.

Là... à quelques mètres de moi.

Nos regards se sont croisés.

J'ai lu dans ses yeux une stupeur d'enfant.

Il est resté bouche bée.

QUENTIN RIPOLL

C'est un coursier.

Un coursier allemand envoyé ici, probablement, pour informer ceux que nous avons tués qu'ils pouvaient commencer à reculer.

MESSARD

Si je pouvais, je lui dirais de repartir d'où il vient.

Que nous ferons comme si rien de tout cela n'était arrivé.

C'est si bête.

Nous n'avons qu'à faire d'un prisonnier.

CASTELLAC

Barboni l'oblige à s'agenouiller.

Il sourit, Barboni.

Heureux de cette prise inattendue.

MESSARD

Je me suis rassis.

Chacun d'entre nous a repris sa position.

Oubliant le prisonnier.

QUENTIN RIPOLL

J'ai entendu un coup de feu.

Et j'ai vu Barboni, lentement, baisser son bras.

Le canon de son arme était encore fumant.

À ses pieds gisait le corps du prisonnier.

CASTELLAC

J'ai tout vu.

J'étais à deux pas de Barboni.

Je l'ai vu se pencher d'abord doucement sur le prisonnier.

Je l'ai vu poser délicatement sa main sur le visage

de l'homme, couvrant de toute la paume de sa main la face du blessé.
Il a murmuré la prière.
Et puis il s'est levé.
Il était bien droit, il n'a jamais quitté des yeux le visage de l'homme... et il a tiré.
Et ce geste monstrueux est une malédiction qui le souillera à jamais.
Qui rejaillira sur nous tous...
Car nous sommes les camarades de cet homme.
Nous étions là et n'avons rien empêché.

MESSARD

Il a prié une dernière fois et lorsqu'il a senti sur lui le regard absolu, il a tué.
Pour se bannir à jamais.
C'est comme un suicide.
Barboni est mort ce jour-là de la balle qui a défiguré le prisonnier.

JULES

Le train roule et je me rapproche.
Depuis combien de temps n'ai-je pas vu Paris ?
La dernière fois, je suis entré dans le bar et j'ai entendu son rire.
Un rire franc et heureux.
J'ai vu la fille qui riait.
Une grande brune sauvage, généreuse, entourée d'hommes au bar.
Je les connais les hommes.
Ils ne me font pas peur.
Je les ai poussés et aucun d'eux n'a bronché.
Je lui ai dit quelques mots, je crois, bonsoir ou n'importe quoi pour qu'elle se retourne et me regarde.
Et elle m'a souri, elle a posé sa main sur mon bras et m'a demandé de lui offrir à boire.
Une grande fille maquillée.
Les yeux cernés de bleu.
Les lèvres rouges.
Elle avait le regard alerte.

Une femme superbement vulgaire.
Vêtue de rien.
Une fille du diable.
En nippes mais rayonnante.
C'était elle que je voulais.
Je ne me souviens plus de quoi nous avons parlé.
Je me souviens qu'elle riait.
Je me souviens que lorsqu'elle a demandé d'où est-ce que je débarquais avec mon air d'ahuri, et que je lui ai répondu que j'arrivais des tranchées, elle a ri aux éclats.
Et je la remercie pour cela.
Un grand rire titan, trop grand pour sa bouche.
Un grand rire qui lui faisait montrer ses dents et la secouait tout entière d'un tremblement des chairs.
Je l'ai regardée et je lui ai dit :
"Tu m'as manqué.
Et elle a ri à nouveau, à gorge déployée.
Mais j'ai bien vu qu'elle comprenait.
Elle a dansé avec moi.
Et puis, la danse n'a plus suffi.
Le corps a eu trop faim.
Et il n'était pas possible de se soustraire à son appétit.
Je me souviens de toi, Margot.
Tes beaux seins lourds.
Tes reins creusés de femme.
Tu souriais et les hurlements que tu poussais me rendaient fort
Je ne t'ai pas oubliée, Margot.
C'est vers toi que je roule.
Lorsque j'entrerai dans le bar, au milieu de cette foule pressée, il n'y aura qu'un bruit pour percer le silence des tranchées...
Ce sera ton rire.

III

LE CRI DE L'HOMME COCHON

JULES

Des tranchées à Margot avec un corps abîmé,
Je roule vers Paris.
Et lorsque je t'aurai retrouvée, Margot, il faudra à
nouveau partir.
Dans l'autre sens.
On finit toujours par revenir aux tranchées.
Ce train n'est que le manège infernal de nos
cauchemars.
Personne ne peut se soustraire à la pluie d'obus.
Et je ne tarderai pas à me retrouver à cette gare
que je viens de quitter.
Aucune gare, ni aucune ville, n'est au bout de ces
rails
Il faut arrêter.
Faire stopper le train.
Descendre.
Il faut ouvrir grande la fenêtre et sauter.
Se soustraire au cercle vicieux du train.
Je suis enfermé dans un immense wagon
Il faut ouvrir grande la porte et sauter.
Alors ouvre la porte et saute.
Ouvrir la porte.
Oui.
Et sauter.
J'ouvre la porte.
La nuit s'engouffre dans le wagon.
L'air me frappe en plein visage.
Je prends mon souffle et saute.
...
Un instant suspendu.
Puis, fracas de fougères et de graviers.

MARIUS

Il a commencé à pleuvoir
Le ciel est bas.

Une brume épaisse court à ras de terre.
On ne voit pas à cent mètres.
C'est bon pour nous.
Nous avançons sans parler.
Boris est à mes côtés.
Il faut faire attention à ne pas faire de bruit
Nous avançons comme des chasseurs.
Le fou finira bien pas se trahir.
À l'écoute de tous les frémissements, nous
arpentons son domaine
Il y a un petit bois au nord.
Comme une touffe d'herbe au milieu du désert.
Un petit bois entre les lignes françaises et
allemandes.
C'est là, sûrement, qu'il se cache.
Nous marchons vers la forêt.

BORIS

Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu
d'arbres.
Nous nous glissons dans le bois.
Comme deux bêtes sauvages soulagées de trouver
enfin un peu de répit.
Un peu d'herbe et de branches qui dégagent une
odeur oubliée.
Et si je dois mourir, je préfère que ce soit ici,
dans ce fouillis de branches et de racines, ici sur
l'humus épais plutôt que dans nos tunnels de rats.

LE GAZÉ

J'ai vu un homme.
Ou peut-être n'était-ce pas un homme.
J'ai ouvert les yeux soudainement.
Comme un sursaut.
J'avais dû de nouveau m'endormir, ou peut-être
m'étais-je évanoui.
J'ai ouvert les yeux et je l'ai vu.
Penché sur moi.
À quelques centimètres.
J'étais faible.
J'ai senti des mains sur moi.

Des mains qui fouillaient partout sur mon corps.
Je l'ai laissé me fouiller.
Je n'avais pas la force de bouger, pas la force de
crier.
Il avait une grande barbe.
Et de longs cheveux en broussaille.
Cela ne m'a pas surpris d'abord mais je me suis
demandé plus tard comment cela était possible.
Des cheveux si longs.
Si ébouriffés.
Sans casque.
Je me souviens de son regard.
Ses yeux roulaient comme les roues d'un train
lancé à pleine vitesse.
Le regard d'un dément.
Il souriait.
Je voyais ses dents.
Noires de terre.
Il était nu.
Je me souviens de la pâleur de sa peau.
Je l'ai vu bondir comme un animal.
Et il a hurlé.
Un long cri de joie.
Comme s'il avait trouvé sur moi quelque trésor...
Il riait, Robinson.
Et j'aurais bien ri avec lui si j'en avais eu la
force.
Il a disparu et je ne sais pas ce qu'il a emmené.
Je ne sais pas si je suis plus pauvre maintenant.

MARIUS

Nous avons fouillé le bois mais n'avons rien
trouvé.
Alors nous sommes repartis
Un peu au nord, il y a là une petite colline.
C'est là que je l'ai vu.
Une ombre à peine.
Ou plutôt une tache pâle dans la nuit.
J'ai fait signe à Boris.
À cinq cents mètres environ.
Il nous tournait le dos.

Un dos nu.
Il était nu et ses cheveux tombaient jusque sur ses épaules.
Des cheveux noirs et broussailleux.
Des cheveux hirsutes de vieux satyre.
J'ai fait signe à Boris de me suivre et nous avons commencé à ramper pour nous approcher de la bête.
Plus que cent mètres.
Il est maigre, presque squelettique.
Maigre et sale.
Plus qu'une cinquantaine de mètres.
Il doit être en train de déchiqueter quelques racines ou quelque nourriture volée sur des cadavres.
Nous entendons clairement maintenant des bruits confus de mastication.
Grognements et déchiquetages.
Coups de dents et reniflements goinfres.
Nous avançons.
Quarante mètres.
C'est là qu'il nous a entendus.
Entendus ou sentis,
Nous restons figés.
Face à face avec la bête.
Il porte simplement une baïonnette accrochée à une ceinture et un masque à gaz.
Rien d'autre.
Le masque dissimule ses traits mais pas ses yeux.
Et son regard brûle mes rétines.
Subitement il se dresse de tout son corps nu.
D'obscurs grognements sortent de son masque à gaz.
Puis il frappe sa poitrine à plusieurs reprises de son poing gauche.
Il pète...
Et aussitôt nous tourne le dos et court... comme un dératé.
Et avant que nous nous mettions, nous aussi, à courir, nous avons entendu un grand rire
Grotesque... un rire de boue et de crasse qui

semblait étrangement nous inviter à la poursuite.

BORIS

Nous courons à toutes jambes maintenant.
Côte à côte, Marius et moi.
À la poursuite de l'homme nu.
Nous courons de toute la puissance de nos muscles sans savoir où le fou nous emmène.
Cela n'a aucune importance.

MARIUS

Il a sauté dans une tranchée abandonnée.
On ne peut plus courir tous les deux de front.
Boris est devant.
Je ne vois plus le fou.
Nous courons dans ce corridor de terre et c'est comme si la guerre défilait sous nos pieds.
Je suis Boris et je ne vois plus que son dos.
Je sens l'air qui me brûle la gorge.
Je respire du feu.
Mes bronches vont éclater.
Il faut tenir.
Je perds du terrain.
Boris est loin devant.
Le corridor est plus étroit ici.
Je me heurte sans cesse aux parois.
Mes jambes sont lourdes.
Le boyau est interminable.
Je n'en peux plus.
Je m'effondre dans la boue.
Il n'y a pas assez d'air pour mes poumons.
Le ciel ne contient pas assez d'air.
Je suffoque et crache.
Il ne faut pas céder.
Il faut repartir.
Rejoindre Boris.
Ne pas le laisser seul.

BORIS

Je m'étais fait à l'idée que je n'aurais pas le temps.

Depuis que je suis monté au front, je m'étais dit que c'était la règle ici.
C'est pour cela que je souris.
Parce que le temps, contre toute attente, m'est offert.
J'ouvre grands les yeux.
Le ciel est une tache d'encre de Chine.
Je sens mon corps lourd s'enfoncer doucement dans la terre.
Cela n'a aucune importance.
Ce qui compte, c'est que j'ai le temps.
Alors j'ouvre grands les yeux pour que le ciel entier y tienne et je dis les noms sacrés des miens, les noms sacrés, dans ma langue, de ceux que j'aime et que je quitte.
J'aurai eu le temps

MARIUS

Je me relève et je cours à nouveau.
Je cours...
Trop tard, Marius.
Tu es arrivé trop tard.
Son corps est là qui t'attend et que tu reconnais.
Son corps est là au chevet duquel tu t'agenouilles mais qui ne bouge plus.
Tu n'as pas couru, Marius.
Tu n'as pas tenu.
L'air t'a brûlé les poumons, tu t'es arrêté tandis que lui courait toujours.
Tu n'as pas couru et tu ne peux pas empêcher le sang encore chaud de s'échapper doucement de sa gorge.
C'est une grande entaille profonde.
Le sang coule et il n'y a rien que tu puisses faire
Rien.
Je suis resté longtemps les yeux au sol, murmurant ma faute, maudissant la faiblesse de mes jambes, la fatigue de ma volonté.
Et lorsque enfin j'ai relevé les yeux, j'ai vu qu'il était là.
Debout à quelques mètres.

Il avait toujours son masque à gaz.
Et la baïonnette qu'il tenait à la main était rouge
de sang.
C'est alors qu'il a hurlé.
Il a crié au ciel.
Comme un animal blessé.
Comme une femme qui accouche.
Et ces grands cris fauves étaient ceux que j'aurais
aimé pousser.
Le grand fou nu, le tueur à la baïonnette, me
prêtait sa voix pour pleurer mon mort.
J'ai pris mon ami dans mes bras.
Je l'ai serré une dernière fois.
Puis j'ai posé le corps.
Je vais tuer l'homme-cochon, et la guerre sera
finie.

LE MÉDECIN

J'étais monté à la tranchée du Bouclier.
Un soldat se plaignait de douleurs insupportables
aux jambes.
Je l'ai examiné.
C'est là que j'ai entendu à nouveau les cris du
fou.
De grands cris de seigneur blessé.
J'ai pensé à Marius et à Boris qui étaient partis à
sa poursuite.
Je crois que c'est la terre qui hurle par cet
homme.
Je crois qu'il est la bouche hurlante du front qui
gémit de toutes les plaies profondes que l'homme
lui fait.
Lorsque le fou cessera de gueuler, la terre sera
morte.

JULES

Enfoncé dans la terre...
Comme une pierre...
Je reprends mes esprits.
Je suis lourd...
Le train est loin.

Je n'entends plus rien...
Je me réveille d'un long silence.
Assommé.
Je dois me lever...
Le train va continuer à rouler sur lui-même,
comme sur un circuit dément.
Du front à Paris, de Paris au front.
Je me lève.
Je me retourne.
Il n'y a rien, derrière moi, que l'immensité de la
nuit qui m'entoure...
Il faut que je reprenne mes esprits...
Je marche ??.
La nuit est à moi.
Je marche...
Le vacarme du train est loin.
Je marche...

IV DERNIERS SOUFFLES

JULES

J'ai beau courir et me cacher, je ne parviens pas à les laisser derrière moi...
Je les entends encore.
Que me veulent-elles ?...
Elles sont là.
Elles sifflent dans mon dos...
Depuis que j'ai sauté du train, elles ne me laissent aucun répit...
Je les entends.
Je crois, je deviens fou...
Mais le tumulte des voix est là.
J'entends les appels.
Les pleurs.
Je les sens presque.
Là.
Sur mon corps.
Comme si elles me glissaient dessus.
Il faut marcher.
Je veux tout quitter.
Tout.
Mais elles persistent.
Je les entends.
Plus fort encore qu'auparavant.
Courir ne sert à rien.
J'ai de la boue partout sur moi.
Qu'on me laisse...
Le jour se lève.
Je marche pour ne plus les entendre.
Mais elles sont là.
Toujours sur mes pas.
Elles me rattrapent chaque fois que je relâche mon effort.
Elles m'interdisent de reprendre mon souffle
Je les entends.
Ce sont les voix fatiguées de mes frères.

Ceux que j'ai laissés derrière moi.
Les voix embourbées de ceux qui n'ont pas pu se relever.
Ils veulent parler par ma bouche.
Ils veulent que je leur prête voix.
C'est cela...
Je vais aller sur les chemins et faire entendre le chant qui me hante.
Je comprends...
Je comprends...
Je ne dois plus courir.
Je dois les emmener où je vais.

QUENTIN RIPOLL

Un homme est venu jusqu'à nous, chargé de transmettre des missives d'un point à un autre...
"Ordre de repli, retour sur la tranchée de la Tempête"
J'aurais pu hurler de colère parce que ça signifiait que nous avions fait tout cela pour rien.
Que le lieutenant était mort pour rien.
Mais au contraire, j'ai ressenti un immense soulagement.
Nous allions quitter cet avant-poste incertain...
Ce terrible petit promontoire, à cinq cents mètres à peine des types d'en face.

MESSARD

Je garde un œil sur Barboni.
Je ne veux pas lui tourner le dos.
Je ne veux pas sentir son rire et la nervosité de son fusil trop près de moi.

DERMONCOURT

Nous n'avions pas de temps à perdre.
Nous nous sommes hissés hors de la tranchée et nous avons rampé, comme des lézards.

QUENTIN RIPOLL

Nous avons retrouvé, enfin, notre tranchée.
Celle que nous avons quittée avec le lieutenant

Rénier.
Et nous nous sommes sentis à l'abri.
Alors que nous étions en première ligne.

MESSARD

On aurait pu aménager notre tranchée et la rendre invincible, mais ils ne nous en ont pas laissé le temps.
Ils ont décidé de l'heure de l'apocalypse.
Ils ont chargé leurs mortiers, et la grande pluie de 77 a pu commencer.

QUENTIN RIPOLL

Je n'ai jamais vu une telle puissance de feu.
Toutes les cinq secondes un obus frappe, et toutes les cinq secondes je sursaute et manque me noyer dans ma terreur.

CASTELLAC

Je me couvre la tête de mes bras.
Je recroqueville mon corps, les genoux serrés contre le ventre mais cela ne sert à rien.
Mes bras et mes mains ne me protégeront de rien.
Mon casque même n'évitera pas la dislocation du crâne.

DERMONCOURT

Spectacle immense de la fureur des hommes.
Et ce n'est que le début.
Le pire est encore à venir.
Les obus finiront par se taire.
Commencera alors la grande charge des hommes, baïonnette au poing.
Et nous apprenons à chérir ce déluge de métal.
Nous apprenons à souhaiter qu'il ne cesse pas.
Car même ensevelis, même suffocants et terrorisés, nous vivons encore pour un temps.

QUENTIN RIPOLL

Combien de temps... !?
Combien de temps... !?

Peut-être plusieurs heures

Mais chacune de ces cinq secondes, m'a fait vieillir plus sûrement qu'une vie.

DERMONCOURT

Combien d'obus sur nos têtes ?

Et nos batteries qui ne ripostent pas.

Elles devraient pourtant cracher, à leur tour.

Ne serait-ce que pour faire entendre leur voix.

CASTELLAC

Barboni s'est mis à bouger.

Les yeux levés au ciel, grimaçant comme un damné, il murmurait quelque chose.

MESSARD

Barboni continue à rire.

Chaque explosion déclenche en lui un rire nerveux.

Comme si chaque obus qui heurtait la terre parcourait son corps d'une décharge électrique.

Et cette pluie continue de feu, illumine son visage de rictus déments.

Nous sommes tous terrés dans la boue et lui, il applaudit chaque nouvelle bourrasque.

On ne peut éprouver pour Barboni qu'une immense pitié car, de ce front, il ne reviendra pas.

Aucune balle encore ne l'a transpercé dans sa chair, mais le front lui a brûlé le cerveau et il rit tristement sur sa vie.

DERMONCOURT

Je regarde Barboni, indestructible et j'en arrive presque à l'envier.

La folie le possède et lui évite les peurs qui nous terrassent tous.

MESSARD

Il a enlevé son casque maintenant.

Je ne sais pas ce qu'il veut faire.

Il se défroque et il chie dans son casque retourné,

en riant.

Il a chié, tête nue, et maintenant qu'il a remis son pantalon, il saisit son casque souillé et il le lance à toute force hors de la tranchée, vers les lignes ennemies.

QUENTIN RIPOLL

Les obus grêlent.

Mais pour nous, c'est l'heure des couteaux.

Nous vissons nos baïonnettes au bout de nos canons.

C'est l'heure du corps à corps.

Aux hommes désormais de participer au carnage.

Que le sang coule.

Au couteau.

Ouvrir les chairs.

Creuser les viscères.

Pas un seul d'entre nous n'est prêt à faire cela.

CASTELLAC

Combat à bout portant.

Yeux dans les yeux, le poignard au poing.

Mais je n'ai jamais eu autant envie de vivre... moi... !

Mais s'il le faut, je le sais, je n'hésiterai pas à me servir du couteau pour percer le ventre d'un ennemi.

Je n'hésiterai pas.

Mais je les hais pour ce qu'ils me forcent à faire.

QUENTIN RIPOLL

Voilà.

Le canon cesse.

Le calme revient.

C'est à notre tour maintenant.

Je sais que ce sont les derniers instants de paix qu'il me sera donné de connaître et j'ai peur.

DERMONCOURT

Les voilà.

Nous avons entendu un grand cri sourd monter de

l'horizon.

Et je vois maintenant, aussi loin que porte mon regard, une vaste ligne d'hommes se détacher et se ruer vers nous.

Ils sont des milliers.

Sur des kilomètres de front.

CASTELLAC

Ils se rapprochent.

Je regarde tous ces hommes qui se ruent sur nous, baïonnette au fusil...

Je ne pensais pas qu'autant d'hommes pouvaient vouloir ma mort.

QUENTIN RIPOLL

Et puis les milliers d'hommes-baïonnettes ont été à quelques mètres.

Nous nous sommes accrochés à nos fusils et nous avons tiré.

Mais cela n'a pas stoppé le flot.

Ils ont coulé dans notre tranchée comme une eau dangereuse.

Ne pas penser.

Ne pas faiblir.

Percer et tirer...

Percer et tirer...

Percer et tirer sans cesse.

Corps à corps pour la vie.

J'étais une bête et je n'oublierai jamais.

DERMONCOURT

Tire et tue.

Plus que cette seule idée en tête.

Sois rapide.

Plus rapide que les autres.

Tire et tue.

Et ne fatigue jamais.

Il faut survivre.

Il faut se battre.

MESSARD

J'ai tué un homme à bout portant.
J'ai eu le temps de voir sa grimace lorsqu'il a avalé la balle en plein ventre.

QUENTIN RIPOLL

La fumée envahit la tranchée.
On ne voit plus à deux mètres.
Ce n'est pas du gaz mais la fumée accumulée de la poudre de toutes ces détonations.
Et le sol est jonché de corps.
Cris allemands.
Cris français.
Tout se mêle.
Nous ne tiendrons pas.
C'est évident.
Ils sont trop nombreux.
Il en vient toujours plus.
Nous ne tiendrons pas.

MESSARD

Castellac est blessé.
Je le vois lâcher son fusil et vaciller.

CASTELLAC

J'ai pris une balle dans le bras.
Ou à l'épaule, je ne sais pas.
J'ai senti une douleur brûlante.

DERMONCOURT

Je vois Messard s'approcher de Castellac qui a du mal à marcher et je ne peux pas m'empêcher de l'admirer pour cette aide qu'il offre à Castellac.
Nous sommes peut-être encore des hommes.

QUENTIN RIPOLL

La première vague est endiguée.
Je ne sais pas comment nous avons fait mais je ne vois plus d'ennemis dans notre tranchée.
C'est alors que nous l'avons vu.
À deux cents mètres à gauche.
Il a craché ses premières gerbes de feu.

Énormes.
Elles se sont engouffrées dans le boyau
Et la chaleur a soufflé sur nos visages.

DERMONCOURT

Ils ont amené les lance-flammes et ils vont nous brûler vifs, comme des rats.

MESSARD

Je m'étais fait à l'idée de crever d'une balle tirée à bout portant., mais au lance-flammes, je n'avais pas pensé...

QUENTIN RIPOLL

Il se rapproche et toutes les dix secondes nous entendons son rugissement sauvage éructer une grande gerbe qui lèche les parois.

DERMONCOURT

J'ai vu Barboni, sous la mitraille ennemie, sauter hors de la tranchée et courir vers le lance-flammes, poignard au poing.

QUENTIN RIPOLL

Comment est-ce qu'il est passé au travers de toutes ces balles, je ne le sais pas.
Barboni s'est jeté sur l'homme qui portait le lance-flammes et il lui a planté le couteau dans la gorge, jusqu'à la garde...
Il continuait de rire, Barboni...
Ce sacrifice devait lui être doux pour qu'il puisse rire ainsi.

MESSARD

C'est Ripoll qui a eu le réflexe.
Car nous tous, nous étions trop heureux de ce nouveau spectacle.
Il a hurlé que c'était le moment ou jamais de foutre le camp.
Et comme Barboni riait aux éclats, aucun de nous n'a eu l'impression de l'abandonner.

DERMONCOURT

J'ai vu Barboni une dernière fois se dresser comme un titan hilare qui crachait du feu.
Et puis un ennemi a tiré dans le réservoir qu'il portait au dos.
Une énorme gerbe de feu a éclaté dans le ciel.
Mille morceaux d'homme qui montent au ciel.
Montent au ciel dans un grésillement suffocant et retombent à terre dans une pluie de viande.

QUENTIN RIPOLL

Il fallait courir.
C'est ce que j'ai dit aux camarades.
Et la grande course poursuite a commencé.
Des milliers d'hommes, affamés, des milliers d'hommes qui nous traquent dans ce labyrinthe de couloirs.

MESSARD

Je n'entends plus que ma respiration hachée qui enfle dans ma cage thoracique.
Tout le monde court.
Ce n'est qu'au poste A...
Arrivé au poste A, je me suis rendu compte que Dermoncourt n'était pas là.

QUENTIN RIPOLL

Dermoncourt est mort...
D'épuisement ou d'une balle dans le dos, il est mort...
il est mort...

MESSARD

Je ne peux plus respirer.
Castellac et Ripoll, eux aussi, soufflent comme des bêtes.
Nous nous sommes écroulés les uns sur les autres, dans la baraque en ruine du posteA...
Alors, pendant que les muscles battaient sous la peau, nous avons tenté de reprendre notre souffle.

Pour respirer comme des hommes au moment de mourir.

CASTELLAC

Je n'en peux plus.

Ils ne tarderont pas à être là.

Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour appeler à l'aide.

Mais j'avais cette fusée éclairante alors je l'ai tirée.

Pour que l'on sache, là-bas, que des hommes se battaient encore.

MESSARD

La fusée d'alarme de Castellac a jailli dans le ciel avec un sifflement de pétard...

Elle disait aux ennemis où nous étions.

Ils n'avaient plus qu'à ajuster le tir

Tirer cette fusée, c'était prendre le temps de se retourner et de regarder la meute en face, c'était faire un dernier signe aux camarades, là-bas, à l'abri.

C'était dire adieu.

QUENTIN RIPOLL

Un obus... comme un dernier hoquet après le festin...

Un obus est venu nous éclater dans les pieds.

J'ai vu Castellac, le crâne fendu, sourire encore un peu en regardant mourir sa fusée d'alarme.

Je n'ai pas vu Messard, car je n'avais plus la force de tourner la tête.

J'ai juste pensé que j'avais mal et que cela allait bientôt finir.

JULES

J'ai trouvé un village.

Il fait beau.

Je marche à grandes enjambées.

Aller tout droit jusqu'à la place de ce village.

Aller là où ils sont le plus nombreux.

M'immobiliser dans la foule et parler.

Je déboule sur la place.

Je sens tous les regards converger sur moi.

Les têtes se sont levées.

Je les regarde tous.

J'ouvre la bouche :

Je suis...

Je suis mort fauché.

Pourquoi est-ce que je ne parviens pas à me relever ?...

Des explosions de feux tout autour de moi...

Courir...

Je ne peux plus bouger...

Le ventre à l'air...

Les poumons brûlés...

Les yeux écarquillés...

Je meurs gazé...

J'ai peur...

Je ne peux plus bouger...

Écoutez...

Je veux revenir...

Mais je suis en morceaux...

On ne me rendra pas aux miens...

Je suis enfoncé dans la boue...

La tête la première...

Comme un noyé...

Je veux revenir...

Pas mourir...

Non...

Pas ici...

Entendez-moi."

D'abord ils ont écouté.

Puis l'un d'eux a ri.

Et comme je continuais à parler, la colère est montée.

Ils m'ont insulté.

Lorsque la pierre m'a heurté le front, j'ai entendu

les voix des villageois

"C'est un fou."

"Chassez-le."

Et puis d'un coup, une voix plus forte que les

autres a crié :

"C'est un déserteur !"

Et les pierres se sont faites plus nombreuses.

Comme une pluie drue que je ne pouvais éviter.

"Déserteur !"

J'ai couru comme un dératé.

"Déserteur !"

J'ai couru...

"Déserteur !" sans penser à rien d'autre qu'à échapper à la furie du village...

V

STATUE DE BOUE

JULES

Retourner au front et y crever.

Je ne vois que cela.

Oui.

Rebrousser chemin.

Tout refaire.

Avec la même hâte.

Marcher vite.

Traverser les mêmes champs, faire les mêmes haltes aux mêmes endroits.

Du village à la tranchée.

Et là, me glisser dans mon trou et, comme les autres, confier à la terre ma prière.

Mais les voix sont toujours là.

Elles ne me quittent pas.

Rien n'y fait.

Il n'y a plus de silence.

Je suis hanté.

Une voix s'impose.

Je l'entends.

Elle parle au-dessus du tumulte.

Lentement.

À mots comptés.

C'est une voix étrange de gazé.

LE GAZÉ / JULES

Je ne tiendrai plus longtemps...

Je suis oublié...

Je n'aurai pas la force...

Mes poumons...

Je peux presque sentir le gaz dont ils se remplissent...

Je suis déjà mort pour tout le monde...

Qui saura que j'ai vécu encore un peu ?...

Je l'entends.

Il continue de parler.

Sans hausser la voix.

SSans s'arrêter.

Glissant ses mots dans la boue.

Appelant doucement la terre à témoin.

Je l'entends.

Et je comprends maintenant ce qu'il me reste à faire.

M'BOSSOLO

Il faut tenir, camarade.

Il faut t'accrocher.

M'Bossolo est là qui t'emmène avec lui.

QUENTIN RIPOLL

Des sons étranges dans la brume...

Des voix inconnues...

Comme si la terre me parlait avant de m'accueillir en son sein.

M'BOSSOLO

Tu as mal.

Je sais.

Tout ton corps est une plaie ouverte.

Mais tu dois tenir.

QUENTIN RIPOLL

Je n'ai pas la force d'ouvrir les yeux...

Les voix de la terre m'entourent maintenant.

Très lointaines...

M'BOSSOLO

Laissez-moi le porter, mes frères.

Ne me ralentissez pas.

Le sang nous est compté.

QUENTIN RIPOLL

On me saisit par les épaules et on me traîne et je trouve cela injuste.

Car je pensais avoir le droit, au moins de mourir calmement.

M'BOSSOLO

Je suis M'Bossolo, camarade.

Accroche-toi.

Mais reste calme.

Ne me fais pas glisser.

Tu es mon frère, camarade.

Je te ramènerai à toi.

QUENTIN RIPOLL

Mes yeux clignent.

Et la nuit profonde est coupée d'éclairs.

Je vois des hommes et ce sont les hommes de la nuit.

Ils m'ont agrippé et me traînent, je vois leur peau brûlée tout entière, leur peau lisse et noire, plus sombre que la boue.

Je me laisse porter par les ombres de la terre...

LE MÉDECIN

Un régiment d'Africains est venu en renfort.

Nous avons vu arriver cette aide improbable et nous sommes restés bouche bée devant ces hommes venus de nulle part, qui avaient encore la force de plonger dans la tourmente pour aller chercher nos blessés.

QUENTIN RIPOLL

Un homme me porte sur son dos.

Il a dit son nom.

"M'Bossolo."

Je te sens souffler sous mon poids.

Mais tu ne m'abandonnes pas.

Tu me ramènes.

Tes compagnons proposent de te remplacer mais tu ne veux pas.

Tu veux aller jusqu'au bout.

Me porter jusqu'au bout.

Ne t'arrête pas.

Ne me pose à terre que lorsque nous serons arrivés sur ton continent à toi.

M'BOSSOLO

Je te porterai jusqu'au bout.

Tu n'as pas de crainte à avoir.

Je t'emmène à l'abri.

Au-delà des tranchées et du champ de bataille.

Je te porterai jusqu'à chez moi.

Bien au-delà de la guerre.

Je ne te poserai que lorsque nous aurons atteint la terre de mes ancêtres.

MARIUS

Je ne l'ai pas perdu des yeux.

Je l'ai suivi sans cesse.

Lorsque je l'aurai rattrapé, tué ou ramené au monde, tout cela cessera.

J'en suis sûr.

Je ne l'ai pas perdu des yeux.

Il s'est mis à courir.

Je l'ai suivi.

Je n'oublierai jamais cette course hallucinée.

Je suis Vulcain et chacun de mes talons qui heurtent le sol fait éclater la terre et gicler des milliers d'étincelles.

Je suis Vulcain, haletant, et je cours au milieu des détonations et du souffle chaud du métal.

Des milliers de petites scories incandescentes me fouettent les flancs et le visage, des milliers de petits gravats viennent cogner contre ma face.

Mais cela ne saurait m'arrêter.

Je suis Vulcain et je suis en chasse.

Au-delà de la fatigue.

Je courrai jusqu'à mourir.

Même mort, je continuerai à courir.

Tout n'est que fournaises et tonnerre.

Je cours.

Je me rapproche.

Courir jusqu'au bout.

Soudain...

Soudain, un éclair claque dans mes tympans.

Je vois l'homme-cochon disparaître dans un nuage de feu...

En une fraction de seconde... je suis soufflé...

LE GAZÉ

Au loin, une rumeur sourde de tonnerre.

Les hommes se battent là-bas.

Au loin, le front.

Je vais mourir.

Tout est calme maintenant.

Je vais mourir.

Robinson est venu et il m'a pris mon masque à gaz.

Je n'ai pas la force de me hisser hors du trou plein de gaz.

Mais je veux respirer encore un peu le ciel marin.

MARIUS

Mort, j'ai pensé.

Me voilà mort.

Mes oreilles bourdonnent encore du vacarme de l'explosion.

Mais je suis en vie.

À l'endroit où l'obus a explosé il y a maintenant un énorme trou dans la terre.

Rien d'autre.

Je descends.

Je cherche le corps de l'homme-cochon.

Il y a là des bouts épars de viande.

Sanguinolents.

Accrochés à des paquets de terre.

Des bouts de viande disloquée.

Je trouve une touffe de cheveux pleine de terre.

Les restes d'une tête.

C'est un bout de chair à vif.

Totalement éclaté.

Méconnaissable.

Je revois le visage du fou.

Sa longue barbe sale, emmêlée de boue et souillée d'immondices.

Je me souviens du masque à gaz qu'il portait comme un groin de caoutchouc.

Il n'y a plus rien.

Du sang éparpillé sur la terre.

Ta tête hirsute a explosé dans un dernier rire de métal.

Maculant les étoiles de ton sang d'aliéné.

Je vais te ramener quand même.

Je ne te laisserai pas.

Il faut que je te montre aux hommes.

Leur montrer... le cri...

Brandir devant eux ta bouche éventrée.

Je vais ramener le cri, pour que la guerre cesse à jamais.

LE GAZÉ

Je meurs.

Qui se souvient de moi ?

Je ferme les yeux.

Et je vois.

Je vois que je ne mourrai pas seul.

Je vois le siècle... baigné de sang.

Je vois l'homme qui pense être allé au bout de l'horreur mais qui connaîtra bientôt de nouveaux coups.

Je vois le grand siècle du progrès éructer des bombes et éventrer la terre de ses doigts.

Je meurs maintenant et cela me fait sourire car il m'est donné de voir, dans ces dernières hallucinations convulsées, les millions de souffrances auxquelles j'échappe.

MARIUS

Je suis de retour.

Je te serre contre moi.

J'enjambe les barbelés.

Je saute par-dessus les tranchées.

Les cadavres me laissent passer.

Les hommes se battent encore mais ils ne me font plus peur.

J'ai été plus loin qu'aucun d'entre eux.

Ce qu'il reste de toi tient dans ma main.

LE MÉDECIN

Il est sorti de nulle part.
Revenu tout seul de là-bas.
Il s'est approché calmement.
Yeux hirsutes de condamné à mort.

MARIUS

Je l'ai retrouvé.
J'ai retrouvé l'homme-cochon.
Je le brandis à vos yeux.

LE MÉDECIN

Je voulais le prendre dans mes bras.
Lui parler.
Lui donner à manger.
Mais il ne m'a pas laissé l'approcher.
Il a contemplé lentement tous les hommes qui
l'entouraient
Il a brandi un masque de chair.
Comme la tête d'une Gorgone disloquée.
Et tout son visage s'est éclairé de joie.

MARIUS

La guerre est finie...

LE MÉDECIN

Pauvre Marius.
Il venait à nous avec son trophée à la main et
j'aurais voulu pleurer.
Nous étions tous autour de lui... et c'est là... que
nous l'avons entendu...
Le cri d'autrefois.
Exactement comme avant la pluie d'obus.
Poussé à nouveau depuis les terres des tranchées.
Je n'oublierai jamais son visage à cet instant.
Il avait laissé tomber le scalp à ses pieds.
Les lèvres tremblaient .
J'ai su tout de suite qu'il avait chaviré et que je
ne le sauverais pas.

MARIUS

Son cri...
Impossible...
Je me suis trompé...
Aucun obus ne peut le tuer...
Son cri...
Plus fort que moi...
Il court encore...
Le cri de l'homme-cochon...
Fils de la guerre...
Plus fort que moi...

LE MÉDECIN

Il était immobile et silencieux.
Le regard vide.
Il ne dira plus un mot.
Plus jamais.
Une vie de silence.

JULES

Je cours maintenant.
Je sais où je vais.
J'ai compris ce que voulait le gazé.
J'ai enfin compris ce qu'ils veulent, tous ceux qui
me parlent à voix basse.
Arrivé à l'entrée du village, je me suis arrêté.
Qu'ils sachent à leur tour qui est le gazé.
Je travaille sans relâche.
Prenant à pleines mains la terre.
Un gros tas de terre.
Je le modèle
Je lui donne le visage du gazé.
Les hommes du village sont sourds, mais
lorsqu'ils se réveilleront demain, ils verront, là, à
la sortie du village, sur le bord de la route, mon
golem de terre qui les regarde sans parler.
C'est un tronc qui sort de terre.
Tête dressée vers le ciel.
Bouche grande ouverte pour laisser sortir son cri
Calme-toi, le gazé, je te fais une stèle à ta taille.

Pour que tu ne sois pas oublié.
Je la laisse derrière moi,
Je n'entends plus le gazé.
Mais j'en entends d'autres.
Oui.
Une autre voix a pris la place de la sienne.
Je l'écoute.
Je la laisse parler.
Il me faut chercher un autre village.
Pour y planter une autre statue.
À chaque statue que je finis, la voix qui me hante
se tait.
Une à une les voix s'apaisent.
Mais il en revient toujours.
C'est une vague immense que rien ne peut
endiguer.
Je donne vie, un par un, à un peuple pétrifié.
J'offre aux regards ces visages de cratère et ces
corps tailladés.
Les hommes découvrent au coin des rues ces
grands amas venus d'une terre où l'on meurt.
Ils déposent à leur pied des couronnes de fleurs
ou des larmes de pitié.
Et mes frères de tranchées savent qu'il est ici des
statues qui fixent le monde de toute leur douleur.
Bouche bée.

FIN